

auraient veillé bien avant dans la nuit pour éclaircir une erreur de 10 centimes dans les comptes de la journée.

Avec tout cela, les demoiselles Champlain avaient une excellente clientèle et faisaient de très-bonnes affaires. Elles réussissaient par leurs travers, leurs tics et leurs manies, comme d'autres échouent par leurs qualités ; on riait sous cape des marchandes, mais on affluait dans le magasin. Leur commerce, très-borné d'abord, s'était étendu peu à peu à toutes les variétés de l'article *Paris*, et elles avaient offert à leurs pratiques la primeur de ces *bijoux bressans* qui étaient alors une véritable rareté. Leurs défauts se rachetaient d'ailleurs par une activité que l'âge ne ralentissait pas, une probité rigide et ombrageuse que leur avarice rendait plus méritoire, et une vertu farouche que leur laideur préservait de tout danger. " Je vais chez les demoiselles Champlain afin d'être sûre de n'être pas trompée. "— Cette phrase, souvent répétée par les ménagères du voisinage, était devenue proverbiale. En outre, les deux sœurs, sans perdre un moment de vue les détails de la vente, étaient passablement bavardes. Les commérages des rues environnantes venaient aboutir à leur magasin par une sorte d'attraction magnétique ; tout en s'amusant de leurs bizarreries, on était pas fâché, après avoir discuté son emplette, de se renseigner un peu sur les infortunes conjugales de l'épicier, les visites reçues par la petite dame du troisième, ou les ambitions artistiques de la fille du concierge, élève du Conservatoire.

Jusqu'à 1854, les demoiselles Champlain, malgré le double progrès de leurs affaires et de leurs années, s'étaient obstinément passées de fille de boutique et de servante. Elles suffisaient à tout, grâce à ces habitudes laborieuses qu'apportent à Paris les émigrants des pays pauvres et rudes. Elles ne paraissaient pas encore disposées à se départir de ce régime économique, quand tout à coup leurs clients les plus avancés dans leur confiance apprirent une nouvelle étonnante. Célestine et Brigitte Champlain attendaient, d'un jour à l'autre, une nièce au second ou troisième degré, Françoise Machard, qui leur arrivait de Marboz, leur pays natal, pour s'occuper du ménage, faire les commissions et répondre aux chalands. Non pas qu'elles eussent besoin d'aide ! C'était, disaient-elles, pure charité de leur part. Leur cousin Simon, père de Françoise, était chargé de famille ; il avait éprouvé des malheurs, et il fallait bien se secourir entre parent !..

Mais l'étonnement des habitués de *la Pelote grise* n'eut plus de bornes lorsqu'ils virent enfin cette nièce, que, d'après le caractère, la structure et la physionomie des demoiselles Champlain, ils s'étaient figurée faite à leur image. Françoise avait dix huit ans ; elle était si jolie, ou plutôt si belle, elle répandait dans cette sombre et froide boutique un tel parfum de jeunesse, que, si l'âpre